

A cet âge-là, et dans le bonheur où j'étais plongé, mes pensées étaient entièrement accaparées par ma jolie Petitsœur et ne portais qu'une attention tout à fait secondaire à ce monde qui nous entourait j'aurais pourtant dû m'inquiéter des événements politiques qui secouaient nos colonies d'Afrique du Nord ...

Après la révolte sanglante de Sétif en 1945 et les attentats en Tunisie, la rébellion s'était rallumée en 1954, était allée en s'amplifiant, au point qu'en ce printemps 56, le contingent d'appelés ne suffisant plus à maintenir l'ordre en Algérie, la France dut se résoudre à rappeler plusieurs classes de réservistes. La 52/2 dont je faisais partie était comprise dans le lot et je fus rappelé, pour un principe 6 mois, m'en aller combattre les "fellaghas" de ce pays ; affectation qui allait me séparer de mon amour tout neuf, de l'affection des miens et du confort de la vie civile, pour un futur militaire qui risquait d'être moins paisible mais plus hasardeux... Je rendis donc ma caisse à outils, fis mes adieux aux camarades d'atelier, à ma famille, avec une hili éploréé, et dès le 29 Mai 56, me retrouvais en compagnie d'autres centaines de jeunes civils sétifs dans la grande cour ceinte de hautes casernes du "5^{ème} Dépot des Équipages de la Flotte", deux ans après avoir quitté la Marine j'y étais réincorporé ...

Les quelques courtes journées qui précédèrent notre départ pour l'Afrique du Nord furent occupées par les activités habituelles d'une incorporation militaire en commençant surtout par l'habillement, le commandement sachant très bien qu'un garçon sous l'uniforme se trouve déjà psychiquement plus dépendant et plus apte à obtempérer sans réchigner. Après la délivrance du passeportage ce fut la visite d'aptitude médicale. Étant par chance en bonne santé je n'eus donc même pas la nécessité de tenter de me faire exempter, ce qui n'était pas le cas pour beaucoup d'autres. Des tas de jeunes s'étaient munis de certificats médicaux, de radiographies et de papiers plus ou moins complaisants de provenances diverses tentant de les faire échapper aux dangers de l'Algérie. Mais le jeune médecin/lieutenant, soit par conviction soit

sur ordres, après un simulacre de questionnaire et une rapide consultation déclarait tout le monde "apté au service".

Le week-end précédent le départ, craignant sans doute, non pas la désertion de leurs hommes, mais tout au moins une rentrée suffisamment tardive pour manquer le départ, la plupart des commandants de compagnie, y compris le mien, me délivrèrent pas de "perm" de 24 ou de 48 heures. Pendant deux jours je me morfondis donc dans l'enceinte du "5^{ème} Dépôt", alors que la douceur des bras de ma fiancé et la quiétude de ma famille étaient là, tout proches... nous étions consignés...

C'est le lundi 4 Juin au matin que s'effectua le grand départ. Pour éviter en ville toutes manifestations hostiles d'organisations de gauche et faire partir les rappelés dans la discréction, la Marine avait fait entrer un train par la voie ferrée de la Pyrotechnie. C'est alors que le convoi s'ébranlait, que depuis mon wagon stationné devant le "5^{ème} Dépôt", vers les 9^h du matin je vis Papa arriver en vélo... Depuis que j'avais atteint l'âge adulte lui et moi ne nous faisions plus de grandes manifestations d'affection, mais ce matin-là, à travers nos regards et les signes d'adieu de la main, je sentis tout l'amour qui nous liait; Maral ne souriait pas, appuyé sur sa bicyclette au milieu de la route, immobile, ému, il regardait son fils partir à la guerre...

Une fois arrivés à Marseille, pour les mêmes motifs qu'à Toulon, on ne nous débarqua pas dans la Gare ST Charles, le train se dirigea vers le port, franchit les grilles gardées par des C.R.S. en armes et, longeant les quais, stoppa au bout d'une jetée éloignée, à mi-chemin de l'E斯塔que. Le paquebot "Athos II" était amarré là; ex allemand capturé comme prise de guerre et reconditionné en transport de troupes, le vieux courrier, avec son étrave verticale et ses quatre cheminées hautes et grêles, semblait avoir connu des jours meilleurs. Au pied de la coupée deux infirmières distribuaient à chacun un petit colis contenant biscuits, savonnette, cigarettes et bonbons; après quoi, à la file indienne, les 600 "cols bleus", à mi-hauteur de la haute muraille de tôles, pénétrèrent dans

le grand paquebot. Une fois installés au fond des entrailles nous remontâmes sur le pont pour voir l'incessante marée de camions amener des "biffins" et commandos de l'air. A l'encontre de nous, chargés comme des mules, ils étaient empêtrés de leur sac, casque, fusil et fourrure. lorsque le navire eut embarqué les 2000 hommes prévus, les amarres furent larguées, il était 17 heures ... Roulant le long de la longue jetée une jeune Marseillaise roulait le bateau sur sa "Vespa", elle envoyait des baisers à son fiancé et essuyait ses larmes en un interminable adieu inutile et déchirant...

Non cher Dante et moi nous étions débrouillé pour avoir nos bannettes côté à côté, façon d'aider à passer les 40 heures que dura la traversée. A la nuit tombée, alors que le gros bateau taillait lentement sa route sur une longue houle, un groupe de marins composé de Marseillais, Toulonnais, Cictadens et autres Moccos, juchés sur l'une des grandes écoutilles de l'entre pont, firent aux militaires des autres armes une démonstration de chant chorale très appréciée. Le lendemain se passa au soleil, à discouvrir à perte de vue et à échafauder des suppositions sans fin sur notre futur; enfin le surlendemain, dans la brume matinale qui se déchirait, les côtes d'Afrique furent en vue, l'"Athos" pénétra dans une vaste rade où Alger-la-Blanche déployait la beauté de son site et de ses maisons étagées à flanc de coteau. L'un derrière l'autre les 2000 hommes commencèrent à descendre la coquée; ce fut long, nous eûmes largement le temps de voir la grue du porte-avions "Dixmude" débarquer des hélicoptères "Sikorski" HSS 11 destinés aux commandos Marine.

Sur le quai, un cordon de gendarmerie, casqué, armé, protégeait les arrivants et aussi des infirmières, qui, comme en France nous distribuèrent brioches et colis.

Tandis que les hommes des autres armes partaient vers leurs destinations, nous embarquâmes sur des remorqueurs qui nous firent traverser les 15Kms de la baie d'Alger pour arriver à la pointe du Cap Matifou, où se trouvait le Centre de Siroco, l'Ecole des Fusiliers-Marins. Sur le quai la fanfare Marine nous attendait, cette réception d'honneur était une habile façon de transmettre le sentiment martial aux nouveaux

arrivants, tout en couvrant le bruit des récriminations avec l'éclat des cuivres et des tambours... Dante et moi fûmes séparés, sa section était logée sous des tentes au bord de la falaise, alors que la mienne l'était dans l'un des rez-de-chaussée en dur répartis sous les palmiers. C'est à partir de cette troupe hétérogène de civils venus de tous horizons que l'École des Fusiliers-Marins allait tenter de faire de nous de vrais "shakos" opérationnels qui s'en étaient rejoints six semaines plus tard les 1870 hommes que comprenait alors la DBFM en Algérie. Dans cette Demi Brigade de Fusiliers-Marins je fus versé à la 34^e, (3^e compagnie, 4^e section) nous fîmes connaissance avec son commandant, le capitaine Aymar Achille-Fould. Comme nous rappelé, ce jeune officier, fougueux et volontaire, était issu d'une riche et longue lignée d'amiraux et de plénipotentiaires propriétaires de vignobles dans le Médoc et d'unies en région parisienne ; nous sommes plus tard qu'il comptait sur l'opportunité de nos futures opérations militaires pour propulser la carrière politique qu'il avait en vue. Avec son franc-parler il nous mit d'emblée à l'aise en nous disant qu'il allait nous en faire baver, mais cela dans notre intérêt et dans le but d'être supérieurs à l'ennemi en cas de rencontre, je comprenais parfaitement la chose et me promis de m'endurcir un maximum.

Nous fîmes d'abord de l'instruction sur la mitrailleuse MAT et le fusil MAS 36, (T= Manufacture d'Armes de Tulle, S = S^t Etienne), apprenant à démonter et remonter ces armes convenablement pour ensuite les engager au champ-de-tir sur des silhouettes en carton. Les second-maîtres CS (cadre spécial) avaient insisté sur le fait de n'utiliser la MAT qu'en courtes rafales de 3 à 4 balles, mais dans les débuts, surpris par le trencantement de l'arme et l'évacuation des douilles qui tendaient à la faire remonter, chacun, en longues gicleés, arrosait tout le paysage à l'exception de la cible... Pour le fusil MAS 36 la difficulté était différente, outre sa fonction première d'envoyer des balles, l'arme pouvait aussi servir de lance-grenades. Un genou et la crosse du fusil sur le sol, il fallait engager l'arrière d'une longue grenade à ailettes en bout du canon, régler la hauteur sur la bonne portée et surtout, penser à engager la balle spéciale sans projectile, plutôt qu'une balle

ordinaire qui aurait fait éclater la "patate" à la queue du tireur, Après quoi on poussait presser la détente. Peu d' "apprentis shakos" arrivaient à placer la grenade sur la cible, après la détonation, la grenade s'élevait en une courbe parabolique, son arrière aileté cherchant son équilibre en se dandinant, mais le point de chute n'était que rarement celui recherché, ce, à la grande fureur des instructeurs...



Algérie, Juin 1956

En tenue de combat Dante et moi apprenons notre nouveau métier de "shako" à l'École des Fusiliers-Marins de Siroco, à 35 Kms d'Alger.

Maintenant, harnachés de pied en cap en matelot-fusilier, avec tenue de combat Kaki/Vert, quêtres de toile et fourniement de cuir fauve, les

grades allaient endurcir nos muscles et les leurs. Nous commençâmes par une marche de 10 Kms, sans chargement mais au pas de route ; la distance ne semble pas très grande mais le soir en arrivant au Centre, les gens marchaient comme des automates, officiers y compris, et plus tard sous la douche bienfaisante c'était à qui présenterait les plus grosses ampoules occasionnées par les gros bidequins. Les distances augmentèrent de jour en jour, pouvant d'abord jusqu'à l'apérouse, Jean Bart, et plus tard jusqu'à Reghaïa mais cette fois en armement complet. Sous le chaud soleil d'Algérie, sans pour autant être devenus de durs guerriers, les petits civils commençaient à devenir opérationnels.

Nos loisirs étaient rares, épuisés par les marches, en manque de sommeil à cause de ces sales de gardes de nuit, nous passions nos courts moments de détente sur la plage sous les barbelés du camp, où simplement affalés sur nos bannettes, à lire un des livres de la petite bibliothèque dont la compagnie

avait hérité grâce au généreux don de 300.000 Anciens francs sorti des poches d'Aymar Achille-Fould. Il y avait aussi de temps à autres après souper la projection de films en noir et blanc aux images trempantes, mais la voix narinaire des acteurs était souvent couverte par le charivari des matelots. A ces séances bouleuses je préférerais des moments d'isolement et de solitude; je m'asseyais à la pointe Nord/Ouest du camp face aux lumières d'Alger et face à la France, rêvant au beau temps perdu et à nos balades à scoder... Une autre des défauts de cette contrainte vie militaire, en fait la plus attendue, était l'arrivée du courrier. Au cours de la cérémonie journalière on voyait le second-maître arriver le paquet de lettres coincé entre ses mains: "le courrier!"... aussitôt toute la compagnie s'agglutinait autour de lui, tandis qu'il commençait l'appel des heureux destinataires. Dans la compagnie je faisais partie des gâtés, rares étaient les jours où je n'avais rien; Danièle et Némé Blaise m'écrivaient régulièrement et mes parents une à deux fois par semaine, mais je dois avouer que c'était les journalières enveloppes roses-saumon de ma petite fiancée restée en France que je cherchais à repérer dans le tas des autres; toutes ces missives de gens qui m'aimaient me firent le plus grand bien tout au long de ces mois d'éloignement et d'incertitude.

L'entraînement continuait, tirs, marches, progression silencieuse de nuit, nous apprenions aussi l'art de "gicler" d'un camion en cas d'embuscade. Il nous était bien recommandé de ne jamais rester groupés et de s'éparpiller, de façon à ne pas fournir à l'assaillant une cible facile. Pour faire comprendre ces salutaires consignes rien de tel que l'expérience... Par un chaud après-midi notre convoi de camions se dirigeait vers le terrain de manœuvres de la colline du Fort d'Estrées, quand soudain dans un dense bosquet d'eucalyptus et de buissons, le camion de tête fut stoppé par des rafales d'armes automatiques et des explosions de grenade, dont on ne savait pas encore qu'elles étaient à blanc. Ces "Ford Canada" à cabine avancée avaient de très hautes ridelettes à 1,80 du sol, néanmoins, comme on nous l'avais appris, avant la fin du coup de frein je sautais dans les buissons; bien me pris d'avoir été

rapide, une grenade éclata sur le plateau du camion saupoudrant les retardataires de talc et signifiant qu'au cas où l'engin aurait été réel ils auraient tous été truffés d'éclats et blessés ou morts...

Vers la fin ^{Juin} le F.L.N. déclencha et intensifia une série d'attentats urbains; jusqu'alors la violence dans Alger n'avait presqu'exclusivement ^{eu} pour cible que des policiers, surtout victimes de règlements de comptes, alors que maintenant des grenades étaient lancées aux terrasses des cafés et des charges d'explosif à retardement placées dans les lieux publics. Pour tenter d'enrayer cette vague d'attentats, par roulement, les compagnies de fusiliers-marins, comme celles des autres armes de la région, furent employées à quadriller la ville en patrouilles incessantes. Plusieurs fois par semaine, très tôt le matin nous partions donc en camion pour le commissariat de police du Blvd Bru dans le quartier de Belcourt, d'autres fois nous avons aussi atterri dans les commissariats des 6^e, 7^e ou 12^e arrondissements. Quel que fut le lieu, le scénario était toujours le même, les équipes devaient patrouiller 3 heures le matin et autant l'après-midi. Une équipe se composait de 5 hommes : un agent de police Algérien ou un C.R.S. métropolitain, un second-maître et trois voltigeurs; sa fonction consistait à contrôler les passants indigènes, ces derniers devaient en principe être porteurs d'un certificat de travail et de domicile ; bien entendu des tas de jeunes et d'autres ne possédaient rien de tel, alors le flic "pied-noir" les ramenait sans ménagements vers son commissariat pour un contrôle approfondi.

Un midi, dans l'arrière-cour du Blvd Bru, pour le repas j'avais ouvert une de ces rations "E" qui se logeaient dans la poche de cuisse du pantalon, quand, par la grille du soupirail de la cave où il était aux arrêts, un jeune et gras Arabe m'appela doucement : "M'sieu, donne à boire", je lui passai un quart d'eau - "J'ai faim aussi..." à travers les barreaux il prit la petite boîte de "corned beef" que j'avais entamé, la bouchée était en l'air lorsqu'un copain lui cria : "Alouf !!", (cochon) le jeune stoppa net et ne voulut plus rien manger,

bien qu'il n'eût pas mangé depuis la veille et que je lui expliquais que c'était pour rire, il retourna s'asseoir par terre... quel obscurantisme... le Coran n'en demande pas tant... Patrouiller le long des rues et avenues d'Alger n'était pas de tout repos, je n'aimais pas être le dernier des cinq hommes, je me rentrais souvent et le dos me picotait, j'avais toujours la désagréable impression que j'allais "me prendre une "bastos" ou un "porte-manteau" entre les omoplates..." En tant que voltigeur j'étais souvent avec le grand Kohl, un juif au nez proéminent, dont les parents avaient un hôtel à Nice; ce qu'il redoutait c'est lorsque des bandes de gamins nous lançaient des pierres depuis la rue qui nous surplombait, on ne pouvait rien faire, seulement faire semblant de les mettre en joue et d'éviter les projectiles... Ces longues marches de nos patrouilles en ville n'étaient pas tout à fait inutiles.

Un matin nous montions vers le Clos Salembier, d'où du haut de la colline les grands ensembles de beaux immeubles neufs avaient une vue admirable sur la ville et la baie, quand notre flic interpella un Arabe d'une trentaine d'années, ce dernier partit en courant, il était plus agile que nous et allait nous semer, mais juste passait une jeep de spahis : "Chopez qui-là !.. Vite !!". ils le coincèrent et l'Algérien dut se rendre. Il ne payait pas de mine, son turban était fait d'une serviette éponge crasseuse, son veston déchiré et sa barbe d'une semaine, mais son portefeuille craquait sous les billets de banque, outre ces 700.000 francs, somme considérable pour l'époque, il portait aussi l'insigne vert et blanc à croissant rouge du F.L.N.. nous venions de coincer un de ces collecteurs de fonds qui stimulaient la bourse de ses coreligionnaires à l'aide de menaces et de intimidations de haro... Dans la même semaine une autre des équipes de notre demi-brigade stoppa une voiture à plaques minéralogiques réversibles et dont le coffre à double fond contenait de la cheddite, des armes de poing et leurs munitions. Ces petits succès avaient stimulé notre grand flic "pied noir". Par une chaude journée, alors qu'une fois de plus je m'extasiais sur la beauté étaleé d'Alger-la-Blanche, l'agent, tendant le bras d'un geste circulaire me dit :

;" ET vous voulez qu' on laine tout ça à ces "Krauttes"?! C'est pas eux qui ont bâti tout ça!!! je sentais son mépris et la haine sous-jacente ... Continuant notre patrouille on descendit la colline jusqu'à la voie du tramway. C'est là qu'il interpella un Arabe d'une soixantaine d'années vêtu d'une djellaba blanche brodée et la tête coiffée du fez grenat à gland noir, sans doute un notable. Le tram et sa remorque bondée arrivait, l'Arabe hésita et lâcha parmi le convoi, faisant ainsi que le flic le perdit de vue plusieurs secondes et crut qu'il allait monter en marche pour échapper. L'Arabe était encore là, le flic fou de rage s'en approcha et lui envoya une énorme calotte à toute volée qui fit tomber l'homme à genoux, son fez roulant par terre, pointant son index menaçant il dit : "Quand je t'appelle, tu viens! Tes papiers!!" L'Arabe était blême, il se ramassa, s'époussetta et se tenant la joue, les yeux étincelants il dit : "C'est pas bien de faire ça, un jour vous regretterez..." - "Ta gueule!.. tes papiers!!" Nous, les français de France nous étions gênés et malheureux d'avoir été témoins de cet excès et de cette injustice ; cet incident commençait à me faire comprendre que toute cette histoire où nous étions engagés était l'aboutissement d'années de tensions et de frictions ethniques.

Bien que en France ces grands mouvements de militaires ne furent que, ce qu'il n'était pudiquement appelé, des "Opérations de Police" ou de "Maintien de l'Ordre", il n'empêche qu'en 1956 l'Algérie était presqu'en état de guerre. Les Algérois jusqu'à l'âge de 48 ans étaient périodiquement mobilisés en tant que territoriaux, ce qui tendait à les rapprocher de nous qui venions défendre leurs biens et leurs vies. Alors que les Algériens se contentaient, soit de nous craindre, soit de nous harceler; la population Algéroise était très accueillante et sympathique avec le contingent venu de France. A l'affichage, la feuille de service demandait que viennent se faire inscrire les militaires désireux d'être reçus dans des familles de la ville et il ne se passait pas une patrouille où toute l'équipe ne montait dans un appartement pour venir boire un café ou une "anisette"; une fois même une vieille Mémé à cheveux blancs me retint par le bras et me mit dans la main quelques billets. Comme je refusais avec gêne elle me dit : "Prenez-les, c'est en

savoir de mon fils mort en 44 pour libérer la France..." en prenant l'argent je vis que je lui fis plaisir car elle m'embrassa gentiment ... pauvre Mémé ...

Descendant des hanteurs du quartier chic du "Ravin de la Femme Sauvage" notre équipe fut même hélée par le conseil de Grande-Bretagne, en compagnie de la jeune et belle "Attaché Culturel U.S.", nous savourâmes un scotch de vingt ans d'âge sous la fraîcheur des luxuriantes frondaisons de son patio.

Mais la rébellion ne prenait pas seulement corps qu'en ville, les renseignements avaient fait part au commandement qu'un "groupe de fellouzes" grenouillaient dans les djebels au Sud d'Alger". Une vaste opération ratissage inter-armes fut montée.

Dans la nuit fraîche, à 2 heures du matin, tous tassés sur les plateaux des "Ford Canada", "G.M.C" ou "Simca/Cargo", on quittait le camp de Sirocco pour aller encercler les sèches montagnes comprises entre Rivet et Larba. Les camions nous laisserent dans la vallée, chaque section commença à gravir la pente en déployant un homme tous les 10 mètres. La consigne était de récupérer tous les hommes valides des douars rencontrés, dans une tranche d'âge comprise entre 15 et 70 ans, pour les emmener au chef-lieu afin de vérifier les identités. Ruisselants de sueur on crapahuta ainsi pendant des heures, franchissant ravines et mamelons. Alors qu'on courrait une piste à flanc de coteau, nous fûmes rattrapés par un petit convoi de blindés des spahis, leurs half-tracks et leurs auto-canon nous dépassèrent dans la plainte de leurs mécaniques en sur régime qui dégageaient une odeur de métal brûlant et des nuages de poussière. Arrivés au sommet on put souffler un peu ; Prigent, l'opérateur radio, plus que les autres avait hâte de poser le lourd "300" avec sa longue antenne flexible. A l'œil et à la jumelle on pouvait voir l'immense cordon de nos soldats portant le foulard rouge de reconnaissance ; depuis le fond des vallons jusqu'aux sommets le paysage était piqueté des petites silhouettes de nos hommes. Dans les rares douars rencontrés il y avait peu d'hommes, le "Téléphone arabe" une fois de plus avait bien fonctionné. Dans ces hameaux accrochés à flanc de coteau

les gars vivaient comme aux temps bibliques, quelques ânes, des outils aratoires à main, et l'eau apportée depuis le fond du ravin par les mousquées la transportant dans des jarres en terre cuite. Chaque mechta, à toit plat aux murs de boue séchée, était entourée d'une haie d'épineux, agaves, aloès, cactus ou figuiers de Barbarie. Au fond de la sombre pièce unique, les mousquées aux longues robes de couleurs bariolées roulaient des yeux effrayés en serrant leurs marmots près d'elles. Je n'avais pas l'âme sereine, je me faisais l'effet d'un "feldgrau" investissant un hameau de nos Alpes ; la plupart des gars devaient ressentir cette impression car ils parlaient doucement et distribuaient chocolats et bonbons.

Rompus de fatigue et la gourde vide, on arriva au fond de la vallée alors que le soleil d'Afrique déployait la splendeur des ors et des cuivres de son couchant. Sur la file des camions des dizaines d'Arabes étaient debout sur les plateaux en instance de départ pour contrôle. D'après les rumeurs, malgré les 2000 hommes déployés il n'y eut pas de "fellouze" capturé. Par chance notre camion était disponible et se joignit au petit convoi de marins qui rejoignait Siroco. Arrivés devant le camp, dans un sursaut de militarisme, Achille, notre capitaine, plutôt que de nous déposer devant les bâtiments, malgré les plaintes et les jérémiaades, choisit de nous faire entrer dans l'enceinte au pas cadencé ; je pense qu'il voulait impressionner du punch de ses hommes devant le grand chef de la D.B.F.M. qui venait d'arriver au rapport. Cet homme haut en couleurs venait juste d'obtenir les deux étoiles d'amiral, ce qui ne changeait strictement rien à son caractère fougueux et fonceur. Quelques années auparavant le futur amiral Ponchardier, avec une équipe de commandos, presque à la façon d'un truand avait fait sauter à la dynamite l'agence marseillaise du journal "le Rouge Midi" de tendance très communiste. Cet exploit lui avait valu d'être interdit de séjour en France métropolitaine et d'aller "casser du vieton du fellouze", pourvu que ce soit outremer, où un militaire aussi peu orthodoxe risquait moins de faire des vaques.

Sirocco 16 Juillet 1956

Mon sac de marin et celui de "shako", mon casque, ma gourde et mon fusil son prêt, dans quelques minutes nous embarquons sur la "Laïta" qui on aperçoit au fond, elle nous emmènera vers les djebels de la frontière marocaine. La "Laïta" quitte le quai.



Pour la Fête Nationale du 14 Juillet ma compagnie était affectée au service d'ordre, en cordon face à un public plutôt clairsemé, la crainte des attentats devait réfréner les ardeurs patriotiques ... Plutôt que de surer à défilé au pas cadencé sous le soleil, nous regardâmes donc nos camarades marins, tout de blanc vêtus, mais aussi soldats, aviateurs, tirailleurs algériens, sénégalais et les blindés; de retour au camp il ne nous restait plus qu'un jour pour préparer le départ, c'est à dire embarquer le matériel collectif, rendre gamelle et couchage, nettoyer nos "carées" etc. Achille venait de nous apprendre que notre nouvelle affectation serait Sebabna, un poste du djebel situé 600 Kilomètres plus à l'Ouest, au ras de la frontière marocaine. Notre rôle serait d'empêcher les infiltrations d'armes et d'hommes alimentant la rébellion et aussi de protéger les sapeurs du "Génie" en train d'édifier un réseau de barbelés électrifiés qui courrait depuis la mer jusqu'au Sahara, soit peut être 1000 Kms... Le 16 Juillet 56 plusieurs de nos compagnies embarquèrent donc sur la "Laïta",

, ex bateau U.S. de débarquement de chars, doté de deux grandes portes verticales sur l'avant. Achille avait usé de son influence pour nous faire loger dans le hangar et ainsi à l'abri du froid de la nuit en mer, alors que Dante et les siens devaient coucher sur la plage avant, à même la toile, avec leur seule couverture pour protection. Bien sûr nous passâmes la journée en mer ensemble à bronzer et à blaguer sans fin dans la baignoire du canon de 20 mm située à l'extrême avant. Depuis ce poste d'observation on put voir toutes sortes d'animaux marins; pendant des heures un ballet de marronniers gambada dans l'éclat de la moustache d'étrave, on entendit le long vol des exocets claquant de leurs nageoires sur plusieurs dizaines de mètres, on vit de grosses raies et même la sombre nageoire caudale d'un requin. A la nuit tombée, comme sur l'"Athos", fut monté un petit spectacle spontané, le gros ascenseur servant à monter les camions sur le pont avait été descendu dans le hangar, ainsi les guitaristes, chanteurs, comiques, et imitateurs étaient comme sur une scène surélevée, avec la foule des marins tout autour et d'autres aux loges en haut autour du trou. La nuit fut bonne pour moi car je m'étais débrouillé un lit pliant; le lendemain matin aux 2/3 du voyage, le bateau jeta l'ancre dans le petit port d'Argew, base Marine où la compagnie de Dante fut débarquée, la baignade autorisée nous permit de passer une journée plutôt agréable mais je ne devais pas revoir mon cher copain de si tôt... le soir la "hauta" allégée de quelques centaines d'hommes repartait vers l'Ouest. De nuit on passa devant les lumières lointaines d'Oran tandis que dans le hangar allait être projeté "Le mouton à 5 pattes", avec Fernandel, cette distraction était pour les Maroc un peu à double tranchant car le bel accent du terroir des acteurs relançait le mal du pays, alors chaque tour d'hélice nous éloignait un peu plus de tout ce qu'on aimait... Au petit matin le bateau longeait toujours une côte sèche et désertique, c'est vers les 8 heures du matin que l'on vit une petite échancrure dans les basses falaises avec des collines en croissant par derrière, nous étions arrivés à destination, le petit port de pêche de Nemours, aujourd'hui appelé Ghazaouet. La "hauta" ouvrit ses portes d'étrave sur

le quai unique ; parallèles au quai deux rues, quelques maisons, une église et une petite caserne. Une file de "GMC" et de petits "Renault" 4x4 à cabine avancée surélevée nous attendaient pour franchir les 65 Km nous séparant du poste de Sebabna. S'ilot franchi le cirque de collines nous fûmes mis dans l'ambiance, les fellaghas avaient coupé la route par une succession de tranchées qui n'étaient que sommairement rebouchées, la ligne du téléphone gisait au sol, ses poteaux de bois sciés à 1 mètre du sol et plus haut, dans un virage, on découvrait un camion transportant des bottes d'alfa entièrement calciné, tout à côté chacun d'entre nous put voir la grosse tache de sang noir riche répandue par le chauffeur et son aide arabe qui, paraît-il, étaient morts "du sourire Kabyle", la gorge ouverte au rasoir d'une oreille à l'autre... Le spectacle donnait à réfléchir, sur les camions les matelots étaient leur bérêt à pompon rouge et le remplaçaient par le casque lourd tandis qu'on entendait le claquement des chargeurs de fusils et mitrailleuses, mis à poste. Pourtant le voyage se passa sans encombre. A mi-chemin, dans un vallon pourrié ce fut la halte à Bab-el-Ana, où se trouvait la Compagnie de commandement, pour y débarquer une compagnie des mères et encore plus loin, après avoir passé un petit pont qui avait



18 Juillet 1956 : Le convoi de la 34^{ème} compagnie sur la poste de Sebabna, les collines tout au fond sont au Maroc, devant jeep "Delahaye" VLR (véhic. léger reconnaiss)

succéda à un dynamitage raté, mais quitta mes la route goudronnée qui longeait la frontière pour suivre une piste caillouteuse et poussiéreuse qui se dirigeait vers le Nord. Une douzaine de kilomètres plus loin, au sommet d'un petit col, le restant du convoi se scinda en deux, la 2^e compagnie était arrivée à son cantonnement futur. Le petit poste avait été aménagé là, d'abord pour sa position stratégique avec vue à la fois sur le Maroc et la mer et surtout, pour la proximité d'un puits qui se dressait tout près de la barricade de pierres entourant les quelques gourbis du camp.

Il ne restait plus qu'un kilomètre pour que nous, les gens de la 34^e, soyons arrivés, la piste en pente douce descendait à flanc de coteau pour enfin aboutir sur un épanouissement de la colline où se trouvait Sebabna ; enfin on vit le camp...



Le camp de Sebabna où était logée notre 34^e Compagnie.

Entre le V des collines en direction de la France on pouvait voir un coin de mer.

A gauche la tente infirmerie avec son "Dodge" et à gauche en haut le terre-plein hélicoptère

Depuis la cabine du "Renault" 4x4 je découvrais le long bâtiment bas d'une ancienne maison forestière ceint du cordon symbolique de deux fils-de-fer barbelés avachis, avec près de ses murs, quelques parapets, fabriqués à partir de traverses de chemin-de-fer empilées, pour protéger les portes en cas d'attaque.

Au milieu de la sécheresse d'été du paysage environnant, notre lieu futur d'habitation bénéficiait de deux rangées de caroubiers qui ombrageaient les façades Est et Ouest, plus un palmier unique devant la chambre Nord qui Achille s'était attribuée. Notre compagnie à l'effectif incomplet fut répartie dans le bâtiment à raison de 4 à 5 dans chacune de ces chambres nues, sales et à l'abandon, j'étais dans la seconde en partant du Sud en compagnie du grand Kohl,

, de Cornec, employé au Métro de Paris, et de Friguet, un ouvrier fondeur de la région de Nancy. La vie à Sebasina commença à s'organiser. En attendant que la cuisinière roulante à gazole... arrive, nous mangeâmes un certain temps uniquement des conserves; malgré cette nourriture de second ordre, tout de suite fut néanmoins instauré le rythme implacable des bordées de la Marine, c'est à dire qu'une nuit sur deux nous étions de garde, l'autre jour restant étant passé à l'amélioration du camp, soit en activités proprement militaires. Pendant les heures de jour deux hommes étaient placés en sentinelle tout en haut du piton arrondi qui surplombait notre camp, ils devaient signaler toute présence suspecte dans la bande terre large de 10 Kms érigée en no man's land à partir de la frontière marocaine. Tandis que l'un surveillait, l'autre lisait une des vieilles revues jaunâtres et écorchées qu'on savait trouver sous une pierre plate; en short et torse nu, on ne conservait que le large chapeau de brousse en toile Kaki piquée pour s'abriter des ardeurs du chaud soleil, en définitive cette garde de jour au piton n'était pas tellement contraignante...



De gauche à droite:
R/Mcs. Vincent
Friguet
Maurel
Kohl
Cornec



En regardant vers l'Est.
Le camp vu du piton

Il n'en était pas de même des gardes de nuit qui nécessitait un mouvement de trois hommes qui devaient se poster: le premier sur la face Est, devant le ravin qui nous séparait du douar; l'autre près des chevaux de frise barrant la piste à l'entrée et le troisième dans la petite défense en pierres sèches sur le replat du plateau hélicoptère. Je redoutais particulièrement ce poste; connaissant la

faiblisse de notre réseaux de barbelés, seul dans la nuit, mon plus proche camarade éloigné de plus de 50 mètres, chaque fois il me semblait que j'allais moi aussi finir du "sourire Kabyle"... Je ne devais pas être le seul à macérer dans cette crainte ; quelques fois il est arrivé que les gars "voient des rats bleus" et tirent des coups de feu sur des assaillants fantômes en réveillant en sursaut le camp endormi. Une nuit, justement à ce fameux poste hélicoptère, j'ai failli moi aussi "tirer sur les rats bleus". J'étais juste au début de ma garde quand le poste de Tizza, situé à 5 ou 6 kilomètres à vol d'oiseau, fut attaqué. J'entendais nettement les rafales, voyait les lueurs et entendais les explosions sourdes des grenades. Nous ne savions pas encore que cette agression causerait un mort de part et d'autre, mais je me mis dans l'idée qu'après Tizza les "fellowes" allaient venir nous attaquer... Dans la nuit fraîche les minutes paraissaient interminables, tous les sens en éveil j'écoutais intensément les bruits de la nuit, sursautant au grincement de ma barbe contre le col relevé de ma veste qui faisait un bruit semblable à un assaillant rampant furtivement sur le sol. Soudain ce fut net, sous la pente j'entendis le bruit d'herbes sèches craquant sous des pas... la gorge sèche, inondé de sueur froide je me demandais si je devais faire les démoniations ou tirer avant et partir en courant donner l'alarme... A Nemours je m'étais acheté une puissante torche électrique que j'avais sur moi. Pour ne pas me faire plomber je choisis de l'allumer le bras tendu loin du corps, quand j'entendis tinter une des boîtes de conserve accrochées aux barbelés...

Un âne vagabond était là qui s'arrêta de brouter les chardons quand le faisceau de ma lampe l'enveloppa... Intense décompression, les genoux ramollis, tandis que les battements de la pompe reprenaient peu à peu un rythme plus normal... Après l'affaire de Tizza la crainte s'installa et une semaine plus tard, en pleine nuit, un copain nous fit gicler de nos lits Picot comme des rosorts avec la grenade qu'il avait lancé sur un chacal pris pour un assaillant ; la pauvre bestiole dut écopier, car on entendit longtemps son glapissement décroître.

vers la ravine... Suite à ça, après la cérémonie des couleurs Achille nous fit un speech en insistant pour que dorénavant les sentinelles ne donnent l'alerte générale qu'au cas d'une vraie attaque... Il n'a jamais été tout seul de garde au poste hélicoptère, isolé dans la dangereuse nuit algérienne...

Ma spécialité de matelot charpentier était connue de la hiérarchie et en tant que tel je ne chômais pas, tandis que le capitaine m'embauchait pendant les heures de travail, c'était, après le "Dégagez", les copains qui me faisaient fabriquer étagères et penderies, avec les planches et outils disparates trouvés dans le camp, pour améliorer notre "carrière". Mes trois sbires avaient aussi souhaité que je fabrique table et bancs pour pouvoir manger sous les arbres, mais à cause de la pénurie de bois délinéé je n'avais pu fabriquer qu'un seul banc, le second étant constitué d'une planche reposant sur un bidon et un tasseau cloué dans le caroubier



les quatre sbires de notre "carrière", de gauche à droite : Kohl le Niçois, Fruquet, de Nancy, Cornec le Parisien et Maurel.

Le premier travail qu'Achille avait ordonné fut la confection de latrines près de l'entrée. C'était une simple tranchée enjambée de planches avec, pour cacher des regards de la maison, une seule tôle ondulée verticale tenue entre des piquets. En ces lieux dits d'aisance, accroupis côté-à-côté face au piton, les marins accéléraient le processus pour échapper aux lourds essaims vrombissants de mouches collantes qui tentaient de venir se poser surtout autour de la bouche et des yeux... Birr !! Achille m'avait aussi chargé de confectionner un mât de pavillon. Facile à dire, mais avec quoi ?.. Ce n'était pas les denses forêts alentour qui pourraient me fournir le matériau nécessaire. Il décida donc que

nous irions "pirater" l'ancienne petite mine de fer abandonnée qui se trouvait entre nous et la mer. Il n'avait aucun scrupule à faire ça, car à Bab-el-Assa il avait appris que le propriétaire, un espagnol détestable, n'aimait pas les français et cotisait au F.L.N. pour éviter d'éventuelles représailles. Un après midi nous partîmes donc en GMC avec quelques copains armés pour surveiller le terrain pendant l'acte de piratage. On démonta les lambourdes d'un appentis et pour faire bonne mesure le capitaine fit aussi emporter les plaques ondulées de fibrociment pour que ces Messieurs les Officiers puissent faire édifier une terrasse ombragée devant leur carré. Ainsi, malgré sa fabrication peu soignée, notre mat de pavillon permettait que matin et soir se déroule la cérémonie des couleurs; accompagné d'une salve de fusils et d'une sonnerie de clairon notre pavillon tricolore affirmait notre présence.

Si on ne tenait compte de l'ambulance "Dodge" restée des mois immobile près de la tente infirmerie et des vacations radio entretenues à heures fixes avec Bab-el-Assa, notre compagnie, perdue dans les djebels, n'était reliée au monde civilisé qu'avec quatre véhicules. Achille et ses lieutenants disposaient de la jep VLR "Delahaye", mais le fonctionnement de la compagnie ne s'effectuait qu'avec les trois autres; un 4x4 "Renault" à cabine avancée déconvertie, doté du léger moteur "85" de 14 chevaux; mais surtout avec deux bons vieux "G.M.C." vétérans de la Seconde Guerre Mondiale. Schmidt, l'alsacien, menait le premier, modèle déconvertit à pare brise rabattable, sans portières, avec au dessus de la capote en toile le rail circulaire de montage pour mitrailleuse. L'autre "Gummy", mené par je ne sais plus qui, était le modèle à cabine tôlée et pare-brise en coupe-vent en 2 parties. Malgré des défauts comme une consommation d'essence scandaleuse et un rayon de braquage important, chacun convenait de la puissance de ces camions; par deux fois devant eux Achille nous a dit : "Messieurs, regardez bien, vous avez devant vous un chef d'œuvre de mécanique..." et c'était vrai... Chauffeurs maladroits, poussière et cahots des pistes, surcharge, rien ne les rebutait, toujours prêts pour le service... J'étais un après-midi parti avec deux autres en corvée de pierres

pour renforcer les murets de protection des sentinelles et voyais avec appréhension Schmidt se disposant à diriger son bâtu' plein de pierres vers une pente caillouteuse au pourcentage pas possible : "Schmidt déconnes pas, on va pas y arriver et chavirer!!!"

"Y vas avale, y'a qu'à rester dans l'axe de la pente..." Je m'étais mis debout sur le marchepied accroché au pare-brise et paré à sauter en marche ; de cette première loge je pus voir le merveilleux "Gemmey" franchir la rampe en force, les 10 pneus de ses trois essieux tracteurs faisant gicler la pierraillerie et dans le hurlement métallique de ses six cylindres emballés voir le "G.M.C." sortir vainqueur de l'obstacle ... Les véhicules roulaient tous les jours, ne serait-ce que pour aller au puits voisin de la 2^{ème} compagnie, emplir la petite remorque à un essieu pour les besoins en eau du camp. Avec les hommes de deux compagnies tirant sur un puits unique, dans ce pays de sécheresse notre consommation d'eau était sévèrement limitée. Pour tenter de décrasser la gangue de sable et de poussière encroutant nos tenues de combat, nous faisions macérer veste et pantalon dans notre casque lourd saupoudré d'"OMO", puis rinçions sans r'attarder sous le robinet de la remorque ; bien entendu le médiocre résultat de cette lessive était en relation directe avec les moyens employés.

Nos camions étaient épisodiquement employés pour transporter les sections d'alerte sur les lieux d'une opération, mais surtout, un jour sur deux, l'un des deux se joignait à ceux d'autres compagnies pour courrir en petit convoi les 40 Km nous séparant de Marnia. Le but de ces nombreux voyages était de permettre au commis aux vivres de venir charger des provisions. Avant d'arriver



"GMC" et deux gars de ma compagnie
En revenant de Marnia, halte à
Bab-el-Assa pour prendre le courrier

dans la petite bourgade rurale écrasée de soleil, il nous fallait rouler au fond d'un petit défilé que nous traversons l'œil aux aguets et le doigt sur la détente, car lieu archi propice à une embuscade. Une fois le pain, la viande fruits et légumes chargés, sur la route du retour c'était la halte à la CCAS de Bab-el-Assa où nous savions trouver le courrier arrivant de France.

Plutôt qu'à Marnia, nous sommes quelquefois allés effectuer nos provisions à Martimprey-du-Kiss qui se nomme aujourd'hui Ahfir, mais ce gros village bien plus proche avait l'inconvénient de se trouver au Maroc, ce qui ne facilitait pas les choses. Le pays venait juste d'obtenir son indépendance mais néanmoins les soldats français étaient encore présents, ce qui amenait à la situation absurde où nous, militaires français basés en Algérie, devions au passage de la frontière laisser nos armes à d'autres militaires français... Outre l'apprehension de déambuler comme nous dans les rues du village hostile, de plus les commerçants locaux ne faisaient pas de cadeaux aux petits marins venus en clients. L'unique épicerie-bazar était tenue par un gros jeune juif qui multipliait par trois le prix des quelques babioles de nos besoins personnels, je me souviens que nous étions plus montés contre lui que contre les "fellouges".

Au retour de l'une ou l'autre de nos activités une seule chose m'importait vraiment : le courrier... Pendant les presque 200 jours que dura notre séparation, fidèlement, ponctuellement, ma gentille Victoire m'a tous les jours écrit une lettre d'amour qui reflétait sa personnalité douce, sage et discrète. Ma petite fiancée chérie m'y racontait les petits riens de sa vie au bureau, ses sorties le dimanche qui se passaient soit au cabanon en compagnie des miens, soit avec Odette Clair, elle aussi séparée de son Joseph ; mais ses lettres échafaudait surtout notre futur, les enfants que nous aurions, la disposition de nos meubles et même la "Dauphine" rouge que nous achèterions plus tard... Étant passé secrétaire titulaire, nous avions convenu qu'elle conserverait sa place pour aider à l'aménagement de notre foyer, mais en cette année 56 une chose la tracassait, la crise du logement continuait de sévir et malgré les connaissances de Victoire à la Seyne, elle désespérait de ne trouver

aucun appartement à louer... Éperdu d'amour comme je l'étais pour Anny, bien sûr je n'avais pas oublié qu'en ce 26 Juillet c'était la St' Anne, hors de question de lui faire parvenir un bouquet, toute la matinée c'est en vain que dans la sèche pierrauille je cherchais une fleur que je joindrai à ma lettre du soir. Ce n'est que l'après-midi au cours d'une patrouille à pied jusqu'à Anabra que, dans l'anfractuosité de rochers d'un oued asséché, je puis cueillir une toute petite fleur jaune. Le soir, dans l'angle près de la fenêtre qui était le mien, assis sur le lit de toile, une valise sur les genoux, à la lueur vacillante de la bougie je joignis à ma lettre la petite fleurette qui de façon bien chétive si en vrait en France témoigner de mon amour.



Le Brusc été 56, derrière : Dany, Eliane, Anny
Paulette et Colette. Accroupies : Dédeé, Georgette, Simone

Anny et Odette

Le but de cette patrouille à Anabra, effectuée avec des gens de la 2^{ième} compagnie, était de faire le relevé d'identité de la population sédentaire de l'endroit.

Nous étions d'abord passés dans un des douars abandonnés du no man's land; près d'une mechta je me souviens un pauvre chien avait été oublié ; à l'entrée de sa niche de boue séchée, son squelette lové en rond était encore attaché, une ficelle reliant un anneau de la niche aux vertèbres

de son con... Pauvre chichoune... Dans le verger voisin à l'abandon, tandis que les Nordistes ne cueillaient que les amandes, nous, les Moccos présents, leur faisions connaître la douceur de miel des figues et les belles grenades rouges aux graines rafraîchissantes. A notre arrivée, mauvaise conscience ou non, les rares habitants d'Anabia n'étaient quère rassurés, en période de troubles on ne sait jamais comment se comportera une troupe en armes, d'autant que nos gars lançaient des compliments moqueurs à une jeune montière farouche aux yeux de biches mais aux pieds forts crasseux... Avec mes trois sbires j'entrais dans la cour de la mechta voisine; devant nos fusils, l'homme et la femme reculaient contre le mur, j'étais gêné de les effrayer. J'essayais de leur demander leur nom de famille mais dans ce coin reculé ils ne parlaient pas français. Je me souvins alors de la prière que les Planchier avaient entendu au cours d'une procession à Rabat : "Moulana, gib elma..."; Dieu donnez nous de l'eau... Avec un sourire je dis à l'homme "Gib elma..." Soudain détendu, l'homme donna des ordres à sa femme qui peu après nous apportait du thé à la menthe et, à chacun de nous, un bol de lait caillé de brebis. Tant par la nouveauté du mets que par la propreté dontuse de la vaisselle nous n'apprécions pas des masses, pourtant chacun ingurgita l'aigre bolée et de plus les fumeurs donnèrent leur paquet de "Troupe" à l'homme maintenant rasséréné. En fin d'après midi, en retournant vers nos camps le capitaine de la "2^{ième}" voulut s'amuser un peu et de retour dans le donar à l'abandon, avec sa légère US Carbine "Rock Ola" et quelques matelots de sa section, s'essaya au tir sur un bidon de 20 litres. Les résultats n'étaient pas fameux et Achille voulut relever le gant : "Quels sont les bons tireurs chez nous ?..." Je levais le doigt. Parmi les quelques tireurs des deux groupes, avec mon MAS 36 c'est moi qui fis le meilleur tir en placant toutes les balles de mon chargeur dans le bidon. Avec le recul du temps je crois que ce fut une erreur, car à l'appel du soir Achille annonça que dorénavant ce serait moi le tireur du fusil mitrailleur de ma section, ce qui peu après devait me mettre face aux plus grands dangers.

Les heures de la journée passaient vite et pourtant les jours du calendrier s'égranaient bien lentement, gardes, corvées et opérations militaires revenaient régulièrement, alternées de quelques heures de repos. Les infiltrations d'armes en provenance du Maroc semblaient s'intensifier, la hiérarchie décida que tous les jours chaque compagnie enverrait quelques équipes en embuscade de nuit sur le lieu des traces repérées au cours des patrouilles. Par roulement, les équipes marchant en file indienne s'en allaient donc vers la frontière au crépuscule tombant, pour se poster en quart de cercle sur les lieux ~~passages~~ supposés de passages d'armes.

C'était alors la longue attente immobile, blotti derrière un rocher, quelquefois rêvant à la France, quelquefois à la limite du sommeil malgré la fraîcheur de la nuit d'été. Suivant le point de chute nous étions parfois assaillis par des insectes, araignées, scolopendres ou autres que je chassais du visage ou de moins cour avec un frison. Dans la clarté lunaire, laiteuse et bleutée,

par deux fois j'ai eu l'occasion de voir et de tirer sur des silhouettes de cavaliers assez proches, mais chaque fois, dès les premières rafales et explosions de grenade, ils firent demi-tour en silence sur leurs montures aux sabots enveloppés de chiffons.

Une de nos équipes une nuit "plomba un gazier" qui traversait le no man's land vers l'Algérie, il écopa de trois balles de 9^{mm} dans le tibia alors que son bourricot s'en sortait miraculeusement indemne. L'homme d'une cinquantaine d'années était un commerçant de Martimprey; d'après ses dires il s'était perdu en revenant du marché...

Après une vie passée en ces lieux difficile à avaler... Nous avons toujours pensé qu'en éclaireur il ouvrirait la voie à une colonne de mulets chargés d'armes; on ne put



Retour de patrouille dans le no man's land

jamais rien prouver contre lui et l'homme passa les plusieurs semaines de sa guérison dans notre tente infirmerie, en très bonne entente avec les jeunes du camp. Dans cette même tente-infirmerie, vers cette même période nous dûmes tous subir une piqûre anti typhique. Comme tous ceux de la file qui attendaient leur tour à l'extérieur et le dos nu, je me demandais pourquoi les sortants giclaient en courant par l'autre extrémité de la tente. C'est quelques secondes après que le sérum du Typhus me fut injecté que j'en compris le pourquoi, le bouillon introduit semblait brûler et mordre l'endroit piqué comme l'impact d'une volée de guêpes...



Maurel, Friquet et Destrées crapahutant dans le djebel. Sur l'épaulement de la colline du fond le camp de Scabana et la mer à l'horizon.

Les 14 Kgs du fusil-mitrailleur me meublissent l'épaule malgré la très large bretelle de cuir.

Vers la mi Août, Achille remembra les forces de sa compagnie pour former un groupe permanent de commandos de nuit, dont par chance je ne fis pas partie. Les sections furent remodelées, je dus changer de carré et par là, ne plus cohabiter avec mes vieux sbires des débuts. J'habitais maintenant dans la même chambre mais sur la façade Est, avec Alfieri le Marseillais et Colombani, un Ajaccien qui naviguait au commerce; seul René Cornec, le Parisien était resté avec moi.

C'est peu après, que pour la seconde fois l'ensemble de notre compagnie fut impliquée dans un grand ratissage inter-armes pour essayer de coincer un groupe de rebelles signalés dans les djebels de la région de Bir Aroun.

Comme sans doute les 5000 autres hommes engagés dans l'affaire, dès 2 heures du matin pendant des kilomètres nous fûmes ballotés et cahotés dans la nuit de la piste, plus tard sur la route goudronnée, puis encore sur d'autres pistes nitruées plus

a l'Est pour enfin arriver sur les lieux. Tandis qu'on commençait à craquerler le pied de la colline, l'aube qui se leva était à peine plus claire que la nuit. De lourdes nuées noires chargées de pluie roulaient au dessus de nous, s'assombrissant de minute en minute pour atteindre une curieuse et effrayante couleur violacée comme je n'avais jamais pu observer.

Précédé d'un éclair fulgurant, dans un terrible craquement de tonnerre l'orage éclatait soudain... De ma vie je n'ai reçu une pluie comme celle-là, le paysage était maintenant illuminé de la lueur continue des éclairs; des rafales de vents tourbillonnants fonçaient autour de ma tête le poncho avec lequel j'essayais de protéger le fusil mitrailleur tandis que des trombes, des cataractes d'eau dégringolaient du ciel avec force, faisaient dévaler du djebel des coulées de boue et de roches. Le commandement eut la sagesse d'annuler l'opération et l'ordre fut transmis de retourner vers les camions. Assis serrés sur les bancs longitudinaux des GMC sans bâches, l'échine plongée sous les hallebardes de pluie, nous arrivâmes jusqu'à un petit camp au Sud de Nemours. Sans doute dans le but de rééditer l'opération, plutôt que de retourner à Sébabna nous couchâmes là, sur le sol d'anciennes mechtas qui, au petit matin, avaient transmis à chacun d'entre nous son lot de punaises pompueuses de sang. Le lendemain le temps s'était à peine amélioré et l'opération fut remise à une date ultérieure. Comme tant d'autres mechtas des douars alentour, la mechta/cambuse vit son lot de boue séchée fondre comme du sucre et par la radio on apprit que cette tempête avait fait 19 morts, dont deux militaires d'une base aérienne, écrasés sous le poids d'un "Citroën P55" aspiré par la tornade qui l'avait projeté sur eux ...

Sur le 4x4^e Renault, debout à gauche le Lieutenant Maksud et deux matelots oubliés.



En cette Mi-Août le chaud soleil d'Algérie était revenu et les occupations habituelles du camp se poursuivaient sous les ordres des gradés et officiers de la compagnie. Pour ma part, j'étais la plupart du temps sous les ordres d'un trio de second-maîtres "CS" bretons, assez souvent avec le calme Vincent, mais aussi avec Kerdoncuff ou le frisé Kermarrec qui, comme moi, sinon plus, avait les mains envahies de vermes causés, disait-on, par une nourriture mal équilibrée ; tous trois étaient de vrais professionnels ayant combattu en Indo. Il n'en était pas de même des trois lieutenants d'Achille qui, comme lui et nous, étaient des rappelés du civil. Ces officiers malaltérés étaient au nombre de trois : le longiligne lieutenant Maknud, le lieutenant Gras, originaire d'Afrique du Nord et le lieutenant hecœur, ingénieur électricien mal reconverti dans le militaire. Nous, les matelots, surnommions ce dernier "Buffalo Bill", le pauvre garçon n'avait pas l'art de commander, il aurait bien voulu faire montre d'autorité mais n'en avait pas le pouvoir à cause de son éducation, de sa stature de cérébral et de sa voix de faune, c'est pourquoi Achille l'affectait plutôt à ce qu'il était appelé la pacification. Pour tenter de ramener à nous les populations indigènes, à cette époque les autorités gouvernementales avaient donné ordre aux militaires de continuer la répression de la rébellion mais aussi, parallèlement, de mener une activité de pacification tendant à aider les populations locales dans leur vie de tous les jours. C'est ainsi qu'entre l'ancienne mine de fer et le petit douar de Biéder qui surplombait la mer, sur les souhaits du chef de village, Achille fit entamer par sa compagnie la confection d'un petit abattoir de campagne, rien de bien grandiose, seulement un endroit un peu plus salubre qu'une mechta pour pouvoir y égorger le mouton. Constitué d'une dalle de béton, de poteaux avec des traverses porte-crochets et un toit par-dessus, la légère construction n'eut pas un lancement fulgurant, les villageois étaient gens de mœurs réactionnaires et d'autre part ils craignaient les représailles des fellaghas qui risquaient de les taxer de fraternisation avec les français.

Peu à peu cependant, sans jamais atteindre l'ensemble des indigènes alentour, le petit abattoir eut son utilité et attira quelques clients, d'autant qu'en ces lieux, par le biais des S.A.S., la Marine vendait à prix cassés des denrées ou petits objets courants introuvables en ces campagnes reculées. La difficulté était que les paysans étaient quasi démunis d'argent et ne payaient qu'en poulets, orge ou œufs, que le Bureau des Affaires Indigènes de Marins devait transformer en argent. N'importe comment la finalité de l'opération n'était pas d'être rentable mais de tenter de nouer des liens avec la population. Ces tentatives de rapprochement rendaient les responsables "fellowes" encore plus agressifs, autant contre les leurs que contre nous. En cet été 56, dans cette région la nouveauté des rebelles était le piégeage des pistes. La technique toute simple avait été inaugurée quelques années plus tôt contre nos soldats par les Viet Minh d'Indo. Importée ici, comme là-bas elle ne nécessitait qu'un matériel spartiate. Un fil tendu par deux pinces à linge et relié avec une pile électrique faisait office de détonateur, il ne restait plus qu'à une chaussure ou un pneu de détendre le fil pour que le contact soit mis, déclenchant l'explosion des 20 à 30 kilos de "plastic" ou de cheddite enfouis sous la poussière de la piste. Dorénavant, avant que le premier véhicule ne passe, il fallait "ouvrir" la piste. Sur les Kilomètres nous séparant de la route goudronnée, quelques "garçons" de la 2^e et 4^e compagnie, tour à tour, devaient marcher dans la rocheuse des bas-côtés en scrutant la piste mètre par mètre pour vérifier que l'uniformité des sculptures de pneus dans la poussière ne fut pas rompue par des travaux de terrassement. Au cours de tous ces mois où Dante et moi même savourer une unique rencontre, Dante m'expliqua que dans son secteur aussi la mode était à l'explosif. Sa compagnie était logée dans quelques tentes et mechtas situées sur une éminence au pied d'un piton pointu surplombant l'artimprey du Kiss. Dans la zone interdite entre la route goudronnée et la

55

frontière, ils étaient là en protection des soldats du "Génie" qui, de jour, venaient construire un petit fortin en dur non loin de là. Plus tard sa section fut détachée dans un petit poste de toile appelé "les Perdreaux", très exposé car juste sur la frontière, pour être plus proche des travaux du "Génie" qui sans relâche avançait le futur réseau de barbelés électrifiés. Régulièrement les "felloz" venaient par endroits en cisailler les fils et abattre des dizaines de pieux en cornière car la nuit leur appartenait en partie. Un half-track du "Génie" avait eu le tort de venir tous les jours sur la même terre de terre pour protéger de sa "12,7" les sapeurs en train d'édifier le barrage. En arrivant un matin, l'engin fit déclencher une charge d'explosif placée dans la nuit. Les témoins purent voir le lourd véhicule, semi chenillé et blindé, sauter en l'air et retomber au sol, sa partie avant démantelée. Les trois occupants avaient été éjectés, tympans crevés, couverts d'ecchymoses, sonnés, par chance ils étaient encore vivants...

En ces temps lointains et dangereux, Dante, mon cher copain, n'était pas encore devenu "ma caille grasse" des années 90...



C'est dans ces environs, au cours d'un voyage en "GMC" à Port-Say où Dante était présent, que le pneu avant éclata. Le "bahut" fut dévoyé par une embardée qui l'envoya vers la pente du bas-côté et le fit chavirer. Arris sur une des banquettes du plateau, Dante fut coincé entre le sol et la rideau du camion renversé, il ne dut sa survie qu'à un léger creux d'une miraculeuse rigole d'évacuation des eaux où il fut projeté et

ne laissait que juste l'espace nécessaire pour qu'il ne fut pas broyé...

Au cours des mois passés, plusieurs fois déjà au cours de rapides passes d'armes nocturnes j'avais eu l'occasion de faire feu contre l'adversaire mais sans qu'aucun sang, à notre connaissance, n'eût été à déplorer. A la fin Août, le 29 Août 1956 très exactement, il n'en fut pas de même... Vivrais-je centenaire ce jour-là restera à jamais gravé dans ma mémoire car j'y fus confronté au vrai baptême du feu et à la mort... Un groupe de rebelles avait été signalé dans les massifs du Djebel Zakri, situé entre Nemours et Marnia, était-ce le même que celui de l'opération manquée à cause de la tornade ? Quoi qu'il en soit, une autre opération de grande envergure fut montée avec de nombreux hommes d'autres armes.

Comme deux semaines auparavant le même scénario fut reconduit; le quart de café tiéde et la tartine avalés au milieu de la nuit, l'embarquement dans le 'GMC', le froid et les cabots de la piste de nuit et l'arrivée à pied d'œuvre à l'aurore naissante. Toujours aussi le même objectif, contrôler tous les hommes valides recueillis dans la masse. Déjà quelques indigènes, à pied ou montés sur leur ânes, descendaient vers la route encadrés par des matelots qui les emmenaient vers les gars de la Police Militaire. Alors qu'on s'enfonçait dans une sèche petite vallée en cul-de-sac surmontée d'une mechta, on vit un arabe partir à toutes jambes vers le sommet, était-ce un "chouf" (queruteur) ou simplement un paysan effrayé?... Le fait de s'enfuir fit pencher la balance... Un genou au sol ou debout, les jeunes commencèrent à tirer au fusil sur lui. Stimulé par l'exemple et l'excitation du tir sur cible mobile, je mis mon F.M. en batterie. Allongé sur le sol, la ligne de mire de mon arme précise au milieu de sa silhouette, à 150 mètres il était inmanquable, j'allais le découper en deux... Un scrupule, ma conscience, ou je ne sais quoi d'autre me retint d'appuyer sur la détente... Encadré d'impacts l'homme arriva en haut de la butte, sous une volée de balles mit encore de longues secondes à escalader le mur de la mechta, mais, intact, réussit à sauter dans la cour et disparaître... Ce qui m'avait retenu et le fait que je

n'étais pas un professionnel de la guerre avait laissé la vie sauve à cet homme... la complexité de la croisée des destins...

Nous suivions une autre vallée orientée vers l'Est, quand un avion léger de reconnaissance à aile surélevée, après avoir plusieurs fois fait à petite allure le tour d'une colline qui nous barrait le chemin, lâcha près de nous un message entouré d'un foulard rouge. Je sentais bien que cette fois nous allions à l'accrochage. Notre ligne de marins après avoir franchi le creux d'un petit oued asséché entama la pente de plus en plus inclinée de cette colline qui se terminait en une petite barre rocheuse. C'est alors que l'aspirant Andibert, nivi de la première ligne de matelots, avait presque fini d'escalader les derniers rochers, que les fellaghas ouvrirent le feu. Le jeune officier fut le premier mort, une balle de revolver tirée à bout-portant lui éclata la pommette et la nuque. Dans le fracas de la fusillade qui prenait de l'ampleur je vis un blond parisiens, une balle dans les parties, tomber sur place et s'écraser. Distant d'environ 50 mètres du sommet, je faisais partie de la seconde ligne; d'abord frappé de stupeur, en voyant les copains tomber autour de moi j'eus le réflexe de m'abriter derrière un escalier de terre surmonté d'une grosse touffe d'herbe puis une espèce de colère me pris et je mis le F.M. en batterie. Je commençais à lâcher les rafales de mes chargeurs sur les vaques silhouettes monvantes que je voyais de temps à autres se déplacer sur la crête, mais mon tir ne devait pas être très meurtrier, autant à cause de la surexcitation, de la frayeur, que surtout du fait qu'il était 8 heures du matin et que juste le soleil affleurant de dessus la crête nous aveuglait de ses brillants rayons. Avec bravoure, un petit "patron" niçois nommé Tarentola nous entraîna dans un premier assaut qui, sous la densité des pertes et la difficulté de progresser dans la pente d'éboulis, s'essouffla au bout de 15 mètres. La guerre, comme pour tout métier, et à la condition d'y survivre, nécessite apprentissage et expérience, ce qui n'était pas le cas pour nous. La preuve en est qu'après cet assaut avorté on se retrouva deux F.M. abrités derrière le même bloc de rocher. En campagne, le fusil-mitrailleur est l'arme automatique

dangerouse qu'il faut absolument éliminer en premier, là, avec l'instinct grégaire des hommes en danger qui tendent à se rapprocher, nous faisions diriger contre nous un maximum de tirs sur nos deux F.M. groupés. Le maître Tarentola lança un second assaut : "Allez les jeunes, première vague en avant!!" le tireur du second F.M. était René Sarotto, un ouvrier de l'Arsenal double d'un athlète de la "Pro Patria" qui habitait Vert-Coteau, mais, comme si il pressentait son sort, René tardait à se dresser : "Allons Sarotto, en avant!!" Floc ! au moment où il se rouleait j'entendis la balle pénétrer son sourcil et éclater le derrière de sa nuque ... Atteint de frénésie, je tirais l'un après l'autre un peu au hasard les chargeurs que René Cornec, mon pourvoyeur, me passais. Toujours derrière le rocher j'appelais le "patron" à quelques pas car je voyais la jambe droite de Sarotto qui continuait de remuer convulsivement : "Faut appeler les infirmiers !!" - "Non c'est trop tard, c'est le spasme des nerfs ..." me répondit-il avant de m'entraîner encore plus haut pour un second assaut. Cette fois nous étions à plein découvert, les balles miaulaient de partout ... effrayant ... A côté de moi, calmement, un jeune "C.S." avec un caillou tapait sur le levier d'armement de sa mitraillette enrayée ; s'adressant à Tilly, le chef de pièce, il dit : "Passe moi ton flingue ... d'un seul coup magistral il fit bouler de son rocher un homme debout qui, depuis des minutes, comme un métronome tirait sur nos gars. Mais en cet endroit précaire nos hommes se faisaient trop décliner, décidant Tarentola à lancer l'ordre : "Repliez-vous!!" A ce moment, une longue rafale venue de ma gauche crépita juste devant moi, me projetant une cuisante volée de pieraille au visage ; me croyant atteint je touchais des doigts mais me vers pas de sang ... Ça avait été néanmoins tangent pour moi et ce fut le signal du dérochage. Avec les autres je me mis à dévaler la pente pierreuse, emporté par les 14 kilos du F.M. en enjambées de plus en plus grandes, à la limite du déséquilibre et qui m'empêchaient de zigzaguer comme je l'aurais voulu ... je m'attendais à me faire plomber le dos car les impacts grillaient autour de moi ... Emporté par l'élan j'arrivais jusqu'à l'oued asséché et plongeais comme à la mer,

, mon genou heurtant douloureusement à réception un gros galet du fond du lit, tandis que mon F.M. se plantait dans la terre de la berge opposée ... Cette façon de faire peut-être me permis de m'en sortir indemne, car quelques secondes plus tard je vis René Cornec, d'un bond sauter sur l'autre berge, mais au moment où il se laissait glisser, deux balles s'écrasaient tout près de lui et la troisième, traversant sa cartouchière, lui perforait le ventre... Après l'avoir tiré plus à l'abri contre la paroi de terre, j'étais sa cartouchière et ouvrais sa tenue de combat; sur son ventre il y avait un petit trou rond et bleu qui ne saignait pas. René, adossé à la berge, les jambes écartées me bougeait pas; le teint cireux, le regard fixe il restait immobile, chacune de ses mains maigres accrochées à une touffe d'herbe sèche. Dans la confusion des cris et de la fusillade, avec un de nos foulards rouges de reconnaissance noué au bout de son fusil, j'essayaïs l'attention de quelques hommes situés plus loin où je crovais reconnaître le Lieutenant Sauvage de la 2^e compagnie, mais chacun était occupé soit à tirer soit à se planquer et René Cornec resta ainsi 3/4 d'heure/1 heure, avant que je n'entende le "flap-flap" caractéristique des pales d'hélice d'un hélico.

Pendant ce laps de temps je remis encore mon F.M. en batterie et tirais vers la crête jusqu'à l'épuisement du sac à chargeurs de René. Là encore mon tir ne dut pas être d'une grande efficacité, j'avais vu trop de blessés et de morts, maintenant la peur m'avait gagnée, au point que je n'osais même plus sortir de l'abri pour chercher mon chapeau tombé sur la berge au moment du plongeon. Il n'en

était pas de même du premier-maître Pruvost, ancien d'Indo, il marchait lentement à découvert, rassurant, stimulant les gars disséminés le long de l'oued à sec. Alors qu'il passait au dessus de moi, une balle traversa le



HSS 11

"Sikorski"
des commandos
Marine ici
sur le terre-
plein de
Sebabna

coudchouc du talon de sa chaussure et une autre perça sa gourde... il resta impavide et continua sa harangue... Je profitais, quand il eut fini, de lui demander : " Patron, pourrez-vous me passer mon chapeau ? " d'un coup de pied méprisant accompagné d'un regard dédaigneux il me l'envoya... René avait maintenant les yeux fermés, après son interminable premier voyage, toujours sous le tir des felloujes, l'hélico était enfin revenu et cette fois s'était posé assez près. Avec l'aide de je ne sais plus qui je transportais le pauvre René vers le "Sikorski". Dans la poussière soulevée par le souffle des pales, le vacarme de son gros moteur et le tir des copains, par la porte grande ouverte on allongea Cornec sur les tôles d'alu inondées de sang. Plusieurs blessés étaient déjà adossés aux cloisons, je reconnus Héandri, un "serbier" de la 2^e compagnie qui avait reçu quelques petits éclats de grenade et un plomb de chevrotine dans l'épaule ; il y avait aussi Boéro, un pêcheur de Nantua, c'est sa blessure en section qui le traversait de la base du cou à l'omoplate, qui en partie était cause du sol visqueux de sang. Quand le "Sikorski" fut rempli de blessés allongés ou adossés, dans le fracas du moteur à son maximum et des tourbillons de poussière, il s'en vola lourdement pour, ce qu'on apprit plus tard être, l'hôpital de Tlemcen, près du Maroc. Nous, les gars disséminés le long de l'onde attisée, étions dans l'expectative d'un troisième assaut meurtrier, mais par chance entre temps l'état major avait fait appel aux grands moyens. Ce fut l'aviation qui se concrétisa par un premier passage à blanc de deux de leurs "Mistral", brillants chasseurs à double fuselage, dérivés des "Vampire" britanniques. Après cette passe on les vit prendre de l'altitude et, les suivant des yeux, avec effarement on les vit de très haut fondre droit sur nous à la verticale, illusion causée par la trop grande proximité de notre position avec celle des felloujes. Notre frayeur atteignit son comble lorsque, dans un miaulement/rugissement effrayant, la première salve de roquettes fusa de leurs ailes... De la position de fœtus où je m'étais lové au pied de la berge, je pus voir un radio de la 2^e qui tout en émettant des gémissements

de peur, de ses mains nues, comme un fou grattait la Terre comme pour tenter de s'abriter en son sein... lorsque le rafflement des réacteurs des "Mistral" diminua d'intensité je pus constater que la fumée des impacts s'élevait exactement où se trouvaient les rebelles. Au cours de leur seconde et troisième passe, malgré ma crainte, je risquai un oeil et vis avec soulagement que leurs tirs étaient toujours aussi précis. Le second des grands moyens arriva quelques minutes plus tard, du fond de la vallée par où nous étions venus, avec la présence de deux chars "Shaffee" des spahis. Comme le dard ou l'antenne d'un insecte cherchant sa proie, je pus voir le tube de leurs canons pendant quelques secondes s'orienter de droite à gauche et de haut en bas.

Auréolé d'une flamme orangée, le premier départ de "75" tonna pour éclater juste sur l'arête de la crête. Sous les cris d'encouragement des marins alentour, pendant plusieurs minutes, à l'allure d'un métronome, chaque tank à son tour lâchait une bordée qui implacablement tombait sur la position ennemie.

Quand le canon se tut, aux environs de 12^h, 30 ordre nous fut donné de remonter la pente. Tous en ligne nous étions dans l'attente d'une reprise de la fusillade et à chaque pas je cherchais l'endroit où je pourrais éventuellement m'abriter. La pente était jonchée d'équipements militaires : chapeaux, fusils quêtres, chargeurs et, de gi, de là, un de nos morts. Mes pas m'amèneront devant un gars étendu la tête tournée vers le bas de la pente. La veste de sa tenue de combat était ensanglantée par trois balles qui avaient frappé sa poitrine en diagonale... de grosses mouches vertes et bleues pompaient



Char "Shaffee" des spahis

l'entrée de ses narines et de sa bouche ouverte... Malgré le visage au teint de
 bongie et les orbites enfoncées par la mort, je pus reconnaître Pierre, un matelot
 armurier que j'avais connu en Tunisie sur le "Georges Leygues", qui entre temps
 s'était marié et devenu père d'un garçonnet. La vision de ce jeune homme qui
 ne reverrait jamais les siens, ajoutée aux quatre heures d'émotions intenses et de
 dangers que nous venions de subir m'avaient amené en une tension extrême qui
 se libéra soudain... Debout devant Pierre, appuyé sur mon F.M. je me mis à
 pleurer de pitie, de rage, d'impuissance et de soulagement d'être encore en
 vie... Cet intermède m'empêcha de monter jusqu'en haut de la crête; ceux qui
 accédèrent jusque sur le petit plateau sommital purent dénombrer 58 rebelles, tous
 morts. La plupart de ces cadavres en uniforme Kaki/vert, l'étaient du fait
 de blemures causées par les roquettes des avions ou les obus des tanks, très peu par
 balles. Par contre, dans une anfractuosité de rochers près de la barre, fut
 découvert le second-maître Martini, mort de blessures beaucoup plus horribles...
 Blessé de deux balles dans la cuisse, il s'était traîné jusque dans ce trou
 où il s'était confectionné un garrot avec sa ceinture, mais il fut repéré par les
 Arabes qui l'achevèrent en le bardant de pas moins de 51 coups de couteau...
 Ensuite ordre nous fut donné de ratisser la pente pour récupérer toutes les pièces
 d'équipement perdues au cours du combat et aussi de rassembler en les alignant
 nos camarades morts. Sous le dur soleil de ce début d'après-midi, dans un
 silence seulement rompu par le roulement d'un caillou sous les pas ou le
 bourdonnement des mouches, on allongea ainsi 22 jeunes français, des
 chasseurs à pied, mais surtout de nos fusiliers-marins... Ces corps allongés côté à
 côté tiennent une sacré longueur propre à émouvoir, et nous l'étions émus...
 Au cours des 8 ans de guerre et des centaines d'accrochages ou d'escarmouches,
 que la guerre d'Algérie vit se dérouler, ce combat n'en fut qu'un
 épisode ordinaire; pourtant le hasard, qui avait fait que ces 22 jeunes se
 trouvent en cet endroit précis de la vaste masse, les fit rejoindre le nombre

des 40.000 autres militaires tombés là-bas entre 54 et 62 ...

DÉSASTRE POUR LES REBELLES DANS LE DJEBEL ZAKRI

29 Août
1956
Journal de
SIDI BEL ABDES

REBELLES

ZAKRI

**Les fusiliers marins et les chasseurs à pied de la 5^e D. B.
magnifiques d'allant et de bravoure, ont décimé
les groupes de hors-la-loi après les avoir encerclés**

L'aviation, intervenant pour réduire les derniers nids de résistance, a infligé des pertes énormes à l'ennemi

Un chef très important a été abattu

TLEMCEN (d.n.c.g.). — Depuis quelque temps les renseignements s'accumulaient sur la table de l'officier des renseignements, responsable du secteur Nord de la zone opérationnelle de Tlemcen. La cuvette située au Sud du douar Kernana et à l'Est de Djebala, à une douzaine de kilomètres au Sud-Ouest de Nédroma, servait de lieu de passage aux groupes rebelles qui s'infiltrent avec beaucoup de difficultés à travers les mailles serrées du dispositif de protection de la frontière marocaine.

Cette région, extrêmement fertile et parsemée de groupes importants de mechtas, s'étire en fer à cheval autour du djebel Zakri qui n'est pas très haut, son point culminant étant de 725 mètres. Deux oueds importants venant de la chaîne de montagnes qui est le prolongement du djebel Fillaoussène dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises, arrosent des champs bien cultivés.

Une base importante

L'accès difficile de cette région a permis aux rebelles d'y établir une base assez importante de dépôts de vivres, d'équipements, qui ont d'ailleurs été découverts, ainsi qu'un nombreux matériel de préparation de bombes et de mines tels que détonateurs, mèches, explosifs, douilles, etc...

Il y a deux ou trois jours que le commandement de la Z.O.T. a décelé des mouvements de plus en plus suspects démontrant ainsi la présence d'importantes bandes de hors-la-loi.

Une tâche extrénuante

Une opération d'envergure a été immédiatement décidée. Des éléments de fusiliers marins et de chasseurs à pied de la 5^e D. B., transportés sur les lieux par tous les moyens disponibles ont recherché le contact de l'ennemi en progressant vers l'Ouest en direction du djebel Kef-el-Akba, haut de 890 mètres, ratissant le terrain au fur et à mesure de la progression, fouillant les mechtas l'une après l'autre. Les forces de l'ordre sous un ciel de plomb accomplissaient un travail ingrat et pénible.

Les chars légers protégeaient les troupes à pied qui avançaient en formation ouverte, acculant les hors-la-loi surpris aux pentes du djebel Zakri dont les hauteurs étaient formidables tenues par eux.

Magnifique assaut

Disposant de nombreuses armes automatiques saisies dans des em-

placements de tir bien abrités, ils n'avaient plus d'autre choix que d'accepter le combat qui, au fur et à mesure que les heures passaient, s'avérait désespéré pour eux.

En effet, les fusiliers marins dont on connaît la haute valeur militaire, malgré le feu meurtrier de l'ennemi, ont pris d'assaut position après position, délogant les rebelles de leur repaire. Renouant avec les plus belles traditions de guerre de leurs héroïques ancêtres, ces jeunes et valeureux soldats ont prouvé une fois de plus que la témérité et le courage font toujours partie de leurs qualités.

Le travail des « Mistral »

Plusieurs opérations héliportées ont amené des renforts sur des points névralgiques. L'aviation est intervenue sur les mechtas trop solidement défendues pour être prises à l'assaut. Le travail de bombardement dans lequel sont même intervenus des avions à réaction « Mistral » a été d'une efficacité inouïe. Un véritable déluge de feu et de flammes tombait sur les fortins rebelles.

Pertes énormes

Leurs pertes, non encore dénombrées à cause de l'avance de l'après-midi dans le djebel Kel-el-Akba doivent être énormes. Il est encore trop tôt pour parler de bilan définitif.

Pour l'instant une cinquantaine de cadavres ont été dénombrés en passant, tous en uniforme. Plusieurs sont des Marocains.

Un armement important, plus de 50 armes de guerre dont plusieurs fusils-mitrailleurs, a été pris à l'ennemi qui n'avait aucune chance de s'enfuir, les issues de la cuvette ayant été bouclées avant l'attaque.

Des lots importants de munitions et de matériels divers ainsi que plusieurs documents sont tombés entre nos mains.

Un grand chef abattu

Il est à signaler que parmi les 50 cadavres figurent celui d'un chef très important responsable du réseau politique et financier de cette région.

Les habitants des diverses mechtas ont été passés au crible par les services spécialisés; un certain nombre ont été arrêtés et ramenés à l'arrière pour vérification plus détaillée de leur situation.

On a dû également enregistrer quelques pertes du côté des forces de l'ordre.

Une patrouille



à Bab el Assa
sur le GRIC du
retour après l'
accrochage qui fit 16
morts chez nous, plus 11 blessés

En ce jour du 29 Août nous n'étions partis que deux sections de chacune des 2^{ième} et 3^{ième} compagnie, Achille était resté au camp et n'avait pu qu'écouter avec angoisse dans le "300" les cris, rafales et explosions de ses gars en train d'en découdre. Une fois de retour au camp, à peine sorti des camions nous fûmes entourés et questionnés par les gens restés au camp qui voulaient tout savoir sur cette grande première. Puis, comme pour toute chose, grignotée par les heures accumulées et le "va de l'avant" de la jeunesse, cette grosse émotion peu à peu s'estompa, sans pour autant jamais être oubliée... Ces souvenirs furent ravivés lorsque bien plus tard nous reçumes une carte de René Cornec postée de l'hôpital du Val de Grâce à Paris. Sa blessure lui avait occasionné huit perforations intestinales qui pendant plusieurs jours à Oujda le laissèrent entre la vie et mort. Sitôt qu'il fut transportable on le rapatria en France où il mit des mois à reprendre le dessus. Au camp la vie continuait comme par le passé, toujours dans l'attente du courrier et encore plus de celle de notre libération dont d'énervants râgots fantaisistes faisaient varier de plusieurs semaines la date en plus ou en moins. Pendant nos temps libres, toujours regroupés entre Moccos, on jouait aux boules en rajoutant un peu de "cinéma" pour les badoards nordistes présents et le soir c'était de longues séances de guitare où excellait Baptiste Novella, un électricien de l'Arsenal, avec aussi des chansons en solo ou à plusieurs voix. Parmi notre



A gauche Colomban l'Ajaccien; avec le chat, Alfieri le Marseillais; Baptiste Novella à la guitare et Maurel aux bongos sont Toulonnais. Nous sommes devant la porte de notre "carrière" côté Est.

registre revenait souvent le titre "Le Déserteur" dont les paroles antimilitaristes étaient, en cette époque encore rigoriste, interdites par l'autorité militaire mais que par bravade on se croyait tenu de chanter tout en cajolant "Naner ou Neguib", deux petits chats récupérés Dieu sait où ...

A la mi Octobre, arriva à Sébastopol un petit convoi emmenant le capitaine de frégate Frain de la Grulerie, commandant de la DBFM. Suite au combat du Djebel Zatki, le "pacha" faisait la tournée des compagnies pour remettre quelques

MERS-EL-KEBIR, le 17 Octobre 1956

MARINE NATIONALE

IV^e REGION MARITIME

ETAT - MAJOR

n° 148 .E.M.3/REC

Le Contre-Amiral GELI
Préfet Maritime de la 4^e Région

C I T E

à l'Ordre de la Division

Le Quartier-Maître Charpentier (R) MAUREL André, Matricule :
31688 T 53 de la 34^e Compagnie D.B.F.M.

" Appartenant à l'armement d'une pièce engagée sous le feu des rebelles pendant plusieurs heures, est monté deux fois à l'assaut avec un courage et un sang-froid exemplaires".

Cette citation comporte l'attribution de la Médaille de la Valeur Militaire avec Etoile d'Argent.

DESTINATAIRE/
- 3^e/D.B.F.M. (2)

C O P I E S /
- M/SA/DECO.
- P.M.2/E (2)
- Sce Presse Info.
- E.M.1/P.
- E.M.3/REC (2).
- Archives.

DBFM = Demi BRIGADE de FUSILIERS-MARINS

décorations aux gens qui s'étaient distingués. Devant toute la compagnie en tenue de sortie rassemblée en carré autour du mât des couleurs, le commandant lisait à haute voix la citation pour laquelle la décoration avait été allouée, après quoi il agrafait la médaille de la Valeur Militaire, qui pouvait être augmentée d'une étoile de bronze, d'argent ou d'or. Peu après le début de la cérémonie j'eus la surprise et la satisfaction d'être appelé; après m'avoir décoré, félicité et serré la main, le commandant m'annonça que cette distinction était assortie d'une promotion au grade de quartier-maître "au feu". Déjà je pensais à l'augmentation assez sensible de ma solde, mais j'appris plus tard qu'en temps que "rappelé", la solde ne suivrait pas le grade, d'autant, qu'en tant que "sorbier", chaque mois m'étais doublement payé, par la Marine et par l'Arsenal; la promotion n'était qu'honorifique...

C'est vers cette époque, où peut-être un peu avant, que fut lancée une autre opération de grande envergure dans cette région de Bir Aroun qui quelques semaines plus tôt avait vu notre déploiement annulé pour cause de tornade. Fort de mon baptême du feu, balloté dans le GMC qui nous amenait sur place, j'étais tenaillé par la peur d'un autre combat sanglant. En compagnie de mes camarades, ce jour-là je franchis encore des collines et des ravins sans fin, répartissant alternativement sur l'une ou l'autre de mes épaules le cisaillement de la large courroie de cuir du lourd F.M. Le midi nous étions au sommet d'une colline avec vue bien dégagée, c'est là que chacun de nous sortit le quignon de pain, les 3 pommes de terre bouillies et la boîte de sardines qui ballotaient au fond de notre musette. Dans l'après-midi il nous fut annoncé de nous préparer à passer la nuit sur place. Pendant que les copains râlaient encore de dépit, j'avais repéré deux rochers plats, laissant entre eux juste la place pour un corps. Après avoir rempli le fond de touffes d'alpa arrachées alentour il ne me restait plus qu'à tendre le carré de mon poncho par dessus pour tant soit peu protéger du froid de la nuit. Peu après nous vîmes arriver cinq ou six chasseurs "Dauntless" de

l'Aéronavale qui, faisant des passes à rase-mottes sur la colline d'en face, lancerent un après l'autre des bombes incendiaires sur le paysage. Je ne sais si il y avait des 'fellozés' sur ce flanc, mais dans la séche pierraille, l'incendie allumé aux rares touffes d'alfa ou chênes Kermès rampants n'éteignit de lui-même très vite. Quelques temps après le passage de l'aviation, par chance ordre nous fut donné de remballer pour rejoindre les camions et le camp, à notre échelon nous n'avons jamais su si cette opération avait été un succès ...



Avec Baptiste Novella, soit disant de garde au portail. Le nom d'Anny est gravé sur le caroubier

Colombani, Alpièri, Mawrel dans le village frontière de Port-Say

Au cours d'un contrôle à Bieder, ce petit douar cotier sous notre protection, Achille avait pu observer que les matrières du hameau concassaient les grains de blé de leur couscous avec un pilon et un mortier de bois, à la façon archaïque des négresses d'Afrique Noire. Toujours avec l'idée de pacification en tête il lança par roulement les hommes de sa compagnie dans la construction d'un moulin à grain qui serait mû par un petit moteur Diesel récupéré à la mine de fer

de l'espagnol. Ses travaux se trouvèrent accélérés car sur ces entrefaîtes notre compagnie, ainsi que les autres, avait en son effectif porté au complet par l'arrivée de "bleus" effectuant leur Service Militaire. Cette augmentation de la population de notre camp se traduisit par plusieurs modifications. Tout d'abord on passa de 4 à 8 par carrée, ce qui fut l'occasion de troquer nos lits pliants individuels "picot", pour des couchettes, à un étage pour loger les nouveaux arrivés.



Deux "Shaffee" des spahis se sont arrêtés pour une heure à l'entrée de Scabagh.

Le commandement avait aussi pensé à occuper les temps libres de cette jeunesse. Profitant de la venue du bulldozer qui nivellait l'emplacement du futur moulin à grain, Achille lui fit tailler au pied du piton un petit replat qui fut érigé en terrain de volley-ball. Toujours dans le même objectif, il fit aussi dresser près de l'infermerie une longue tente similaire qui fut baptisée "Tente-distraktion" et où les matelots, avec quelques tables et bancs, pourraient se divertir un moment avec un ping-pong et des jeux de société.

Le fait d'avoir été promu au feu me valait comme un petit respect de la part des 4 nouveaux arrivés, parmi eux était un blond Toulonnais, nommé Smolinski, qui lui aussi travaillait à l'Arsenal. Bien entendu il fut aussitôt intégré à notre groupe de Moccos, son accent faisant office de 'sésame', cette intégration dut bien lui faciliter l'adaptation à la vie de poste. Puis la fin Octobre arriva et avec elle les premiers

rapatriements de "rappelés" vers la France. Suivant une logique élémentaire, les premiers libérés seraient les pères de famille, puis les mariés, ensuite les célibataires bien notés et en dernier les "crasses de meule" mal-aimés de l'autorité. Le premier de ces départs échelonnés fut l'occasion d'une petite fête lorsque fut connue la liste des 8 ou 10 premiers partants.

Sur le terre-plein entre les deux tentes, une charrette de l'ancienne maison forestière avait été amenée. Depuis la cariole érigée en scène de music hall, chanteurs, poètes et imitateurs dans une ambiance bon-enfant firent passer un bon moment aux officiers amis au premier rang ainsi qu'à la compagnie regroupée en demi-cercle autour d'eux. Tout en restant dans les limites du respect, chacun des officiers fut brocardé sans ménagement, mais plus spécialement Achille et bien sûr le pauvre "Buffalo-Bill". La petite fête se termina avec une anchoïade monstrueuse allouée par le maître-commis auquel le groupe de Réditionaux avaient fait le siège, ils avaient aussi dans la matinée, tré ail, anchois, et pile l'odorante pommade.

Automne 1956

A Toulon devant la Préfecture, en compagnie de Simone et Odette Clair la petite Anny semble tristounette...



Bien entendu lorsque les derniers cris de la fête se furent éteints et que les "GMC" eurent emporté nos camarades, chacun de ceux qui restaient au camp ressentit encore plus fort le désir d'en terminer avec cette vie militaire

à la fois monotone et dangereuse. Sous le ciel gris et la froideur de Novembre le temps semblait encore plus long, nos conversations, comme un leit-motiv, ne remâchaient que le thème de notre libération et les lettres d'amour journalières qu'Anny et moi échangions, faisaient que je me languissais encore plus d'elle, de ma famille et de mon pays... Sans doute ressentant ce flétrissement dans le moral de ses anciens, Achille se mit en tête de combattre cet état d'esprit en améliorant nos conditions de logement. Il obtint de l'autorité de subsistance la délivrance d'un groupe électrogène qui fut placé dans une sorte de cellier attenant à la bâtie ; ainsi de la nuit tombée à l'heure du couvre-feu, plutôt que la tremblante lueur de nos bougies, on disposait maintenant d'une lumière qui, du jaunâtre passait à la brillance, suivant les caprices du régime de rotation. Disposant aussi maintenant de jeune viande fraîche corvéable à merci, notre capitaine ordonna que toutes les carrières furent rafraîchies d'une couche de badigeon.

La dernière manifestation mémorable de Sebabna se passa à la mi Novembre lorsque fut organisé un grand méchoui pour sceller la pacification et marquer la fin des travaux de l'abattoir et du moulin à grain. A cet effet avaient été invités le Préfet et l'Amiral Pontchardier, mais aussi les indigènes qui voulaient bien y être présents. Je ne sais quels moyens avaient été déployés pour les convaincre d'y venir, mais quelques dizaines étaient là, à s'occuper en silence des préparatifs, d'après le souvenir que j'en ai, la plupart me semblaient un peu curieux de voir tout ce mouvement, mais encore plus contraints de notre proximité... De part et d'autre le cœur n'y était pas et la pacification, en tous cas dans notre région, n'était qu'un leurre...

A la mine de fer une dizaine de moutons ont été mis en broche.





Le pilote d'hélicoptère vu d'en bas, et la route qui mène à notre camp

Méchouï ??.. Beurk!!.. je n'ai dû manger ce jour là que des pommes de terre au beurre...



Au 1^{er} rang, tête nue, de g. à droite le capitaine Aymar Achille-Fould et l'Amiral Pontcharavier, tous deux se voulaient proches de leurs hommes.

Les heures, les jours, les semaines continuaient à s'égrainer peu à peu et enfin l'heure de notre libération arriva, tout au moins celle des célibataires bien notés dont je faisais partie. Une collecte fut organisée parmi les matelots et lors d'un des derniers voyages d'approvisionnement à Marnia fut acheté pour Achille un de ces services à thé en liaison repousé qui sont propres au style algérien.

le capitaine de son côté, avec l'argent de la "caisse noire", nous avait-il dit, mais je crois plutôt avec le sien, avait fait confectionner pour distribuer à chacun de ses hommes, une série de cendriers en terre cuite vernissée au creux desquels était inscrit : "34^{ème} compagnie... On en était!" je regrette que ce souvenir eut été brûlé dès les débuts de notre mariage...

On fit nos adieux à la dernière bordée d'anciens qui resteraient au camp une ou deux semaines de plus, ainsi qu'aux "bleus" qui avaient encore 24 mois à tirer et dont certaines classes arriveraient même à totaliser jusqu'à 33 mois!..

Entre temps nous avions reçu nos sacs de marin de Nemours. C'est donc en tenue bleu de drap, col bleu et pompon rouge que nous quittons le camp. Pour pallier la fraîcheur du petit matin et protéger nos tenues de la poussière de la piste, la plupart avaient "capoté" par-dessus le treillis gris/bleu de cervée. Au bout de la piste, sur la route goudronnée, nous attendaient plusieurs autres camions des compagnies voisines, j'eus juste le temps de voir Dante protégé par une capote Kaki, ce qui dans les premières secondes me fit craindre pour lui qu'il ne fut pas partie des "quillardis"... Il ne nous restait plus qu'à couvrir les 65 Kms de ruban nous séparant de Nemours, ce en armement réduit, un fusil pour cinq hommes, diminution de nos défenses qui ne laissait pas de nous inquiéter, ce serait trop bête, si près du but, de ne pouvoir se défendre en cas d'accrochage... Sur l'unique quai du petit port de pêche nous attendait un petit cargo baptisé "Prosper Schiaffino", si bien embarqués, Dante et moi ne nous lâchâmes plus; accordés au bastingage venté et caquillé ou plus tard allongés sur le vaigrage en bois de la cale, pendant des heures chacun d'entre nous deux put s'épancher près de l'oreille attentive de l'ami cher... Outre les nouvelles militaires, Dante m'apprit qu'en cours de tous ces mois il avait continué correspondance avec cette jolie blonde aux yeux bleu-pervenche qu'il avait connue à une soirée dansante de la salle Musson de la Garde, village où elle habitait et travaillait... Comme nous tous, il finit tardait maintenant de

recevoir de Madeline autre chose que des lettres ...

Au matin du jour suivant le petit cargo entra dans la baie d'Arzew, où se trouvait la base amphibie de la Marine, 40 Km à l'Est d'Oran. On rester je crois deux longs jours dans l'inaction totale à errer le long des avennes rectilignes du Centre et de ses grands bâtiments sans âme. Cet ennui fut rompu le 22 Novembre pour passer une rapide visite de démobilisation, et aussi les deux fois où Dante et moi sortimes en ville faire une partie de billard japonais et entrer au restaurant, histoire d'un peu changer des menus "Marine". Dans la petite bourgade d'Arzew la plupart des passants étaient, soit marins, soit légionnaires; car sur la petite butte dominant l'agglomération se trouvait le Centre de repos de la Légion. Enfin, le jour suivant un convoi d'autobus nous emmena jusqu'à Oran, dont ma mémoire n'a pu retenir que les falaises, surmontées de Notre Dame d'Afrique, surplombant Mers-el-Kébir et devant de la jetée l'ex croiseur "Duquesne", placé là en brise-lames, dont de grosses vagues s'acharnaient à arracher les chaînes. C'est sur un paquebot blanc baptisé "Azzemour" que nous fûmes embarqués. Ces interminables heures pendant lesquelles nous fûmes à bord ne m'ont laissé que le souvenir confus de la promiscuité d'un poste encombré de couchettes à trois niveaux, ne laissant que d'étroits passages entre elles et où les premiers gémissements des gars atteint de mal de mer commençaient à se faire entendre. Le temps était au gris avec un fort vent qui poussait des vagues de plus en plus grosses... Je ne peux pas dire que la fureur de cette tempête atteignit le degré de colère de celle connue sur le "Président de Cavalet" 3 ans 1/2 plus tôt, mais elle en fit fait de m'envoyer sur ma couchette du milieu, lové comme une serpillière et l'estomac convulsé... Je ne sais plus à quel moment des 36 heures sans fin de la traversée, mon œil vitreux put néanmoins fixer le spectacle de Dante, penché hors de sa couchette du milieu, qui, copieusement, rejettait sa ration de pâtes au beurre dans le cou et sur la joue de Costa qui depuis son 203-de-

chaussée rendait lui aussi tribut à Neptune : "Oooh ! Danté, déconnes pas
Merde..." réussit juste à dire le pauvre Costa d'une voix éteinte ; sur quoi,
garni de vomissure, il se laissa tomber sur sa banquette... A filmer !

Dans ma toute dernière lettre je n'avais pu précisément faire savoir si nous arriverions
le Samedi ou le Dimanche. Ma famille et Anny ayant prévu de venir m'accueillir
à Marseille, dès le Samedi matin ma fiancée était chez mes parents où le journal
leur apprit qu'un paquebot venant d'Oran entrerait à Marseille le Dimanche vers
les 8^h,00. Le soir elle coucha donc dans mon lit du Blvd de l'Exogoutier et le
lendemain, après avoir pris le train, leur groupe, augmenté de Zette et François, dès
8^h,00 était devant les quais de la Joliette. C'était un des ces dimanches clairs
et ensoleillés de Décembre, mais un mistral glacial balayait la Provence et les quais
où Anny et les miens m'attendaient. Renseignements pris par Marcel, ils durent
quitter la Joliette et prendre un tram pour aller bien plus à l'Ouest où se trouvait
le quai réservé au débarquement des militaires rapatriés d'Algérie. Suite à la
tempête notre bateau avait 5 heures de retard, 5 heures qu'ils passèrent à piétiner,
immobiles et glacés... Enfin lentement, si lentement, le paquebot fut hâlé, poussé
parallèle au quai ; je me souviens il avait de la gêne sur tribord tant les rapatriés
s'étaient massés du côté du quai, à crier de joie et faire des signes aux civils
sur le terre-plein... Du haut
du bastingage j'aperçus ma
famille et Anny, je l'appelais,
elle me fit un petit signe... Plus
tard elle me dit qu'elle était
tellement transie de froid
et figée d'émotion qu'elle
ne pouvait plus bouger...

Ce fut des embranades à n'en
plus finir, puis tandis que Danté s'en allait vers la gare, tous ensemble on



Dimanche 2 Décembre 1956

Traversant la Place de la Liberté
les fiancés se sont retrouvés...

J'ai accroché mes deux décorations
et par un trait de style, transformé
mon galon de matelot en celui
de quartier-maître...

s'en fut vers "le Monumental", restaurant du Blvd d'Athènes, que Hili et Marcel avaient découvert lors de leur voyage de noces et où nous commençâmes à longuement commenter les six mois écoulés ...



Décembre 1956

la vie civile a repris ses droits ...

Voilà... six mois de purgatoire étaient derrière nous, j'avais retrouvé avec douceur la tendresse des miens, la paix et la clémence de mon cher pays, mais surtout ma petite chérie dont l'amour et la compréhension s'étaient renforcés au cours des 168 missives échangées pendant la séparation...

A la fin de mon congé libérable ce fut le retour vers l'Atelier à Bois et les retrouvailles avec les copains de la nef, mais je n'avais pas la tête à moi, tant à cause de la rupture avec la vie militaire, qu'à cause des mes pensées qui sans cesse rejoignaient Anny comme dans une brume vaporeuse ... Notre mariage avait été fixé au 27 Avril car, dans l'intervalle, la tante Hili d'Anny et son mari Félix avaient bien voulu, en attendant mieux, nous prêter à titre gracieux les deux petites pièces du 1^{er} étage de leur maison du quartier St^e Messe, situé sur les collines derrière le cimetière de la Seyne.